

I. Les premiers pas de l'enfance

Après une attente assez longue, enfin par un matin glacial de janvier, je viens sourire à la vie, au moment où éclate une guerre mondiale.

Je ne connais pas encore le poids de mon destin. Pourtant je ne désire pas m'alimenter. En effet, à plusieurs reprises, je refuse le sein d'une nourrice et durant mon séjour à la maternité, ma nourriture ne se compose que d'eau sucrée et de tisanes.

A quelques kilomètres de mon lieu de naissance, dans un village cévenol où ont élu domicile mes parents, ma grand-mère maternelle m'attend, avec empressement. A l'intérieur de la maison, la vieille femme s'active, mesure le temps en jetant, à tout moment, un regard inquisiteur sur les aiguilles de la pendule comtoise, en ne se lassant pas de répéter :

— Ils ne doivent pas être loin, à présent...

Du haut des marches de l'escalier, elle tend l'oreille pour essayer d'identifier le bruit du moteur de la voiture du voisin d'en face. Garagiste de son métier, Monsieur Lucas a été convié à ramener le petit être que je suis dans la maison où je vais grandir.

Ma grand-mère est déjà dans le couloir, près de la grande porte d'entrée, lorsqu'elle entend l'automobile s'arrêter.

— Ce sont eux, ce sont eux ! s'écria-t-elle avec fébrilité.

Elle sort dans la rue. Une portière s'ouvre, la mère portant son bébé apparaît. La vieille femme se précipite pour prendre sa petite-fille dans ses bras et s'exclame :

— Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi petit !

Pour mes parents, ma naissance est plutôt une surprise qu'un souhait car ma mère avait appréhendé de mettre au monde un enfant, par crainte de mourir. Or, dans sa quarantième année, le destin avait tenu à prouver à cette femme qu'elle s'était trompée, malgré un accouchement très difficile.

Certes, ce couple aurait préféré la venue d'un garçon, afin que l'activité artisanale exercée par le père se perpétue. Mais ils acceptent ce choix imposé, il vient brutalement transformer leur vie, après treize ans de mariage. Il faut donc oublier Maurice pour accueillir Lila. Je reçois un prénom indien découvert, par ma grand-mère, au cours de ses lectures, et je porte le même prénom que celui de ma mère. Il signifie : « jeu divin » en Orient. Mais pour mon entourage et pour tant d'autres, il n'est qu'un prénom de fleur bien que son orthographe ne soit pas celle du lilas s'écrivant avec un S en finale. D'ailleurs, mon père se vantera d'avoir un bouquet de lilas dans son foyer.

* * *

Ma petite enfance va se dérouler, dans le climat angoissant de la dernière guerre mondiale. Dès l'âge de quatre ans, je suis attentivement les opérations militaires, sans bien comprendre ce qui se joue autour de moi. Je prête, cependant, une oreille attentive aux angoisses des grandes personnes, à leurs préoccupations quotidiennes et, de

temps à autre, je demande aux locataires de la maison, avec une prononciation assez imagée du mot américain :

— Ils sont à Nîmes, les « Armicains » ?

Monsieur et Madame Sauvin occupent le deuxième étage de la maison. Ils n'ont pas d'enfant ; ils n'ont qu'un chat noir « Pompon ». Lorsque je m'approche de lui, il manifeste son mécontentement en soufflant. Cette réaction agressive s'explique par de la jalousie. Nous partageons l'amour de cet homme et de cette femme et dès que je viens les voir, il se sent quelque peu délaissé.

Puis un jour, ces bonnes gens me quitteront, pour passer leur retraite à la campagne. Ce départ sera, pour moi, un déchirement, la première souffrance causée par la séparation. En fait, ce couple avait comblé le vide laissé par ma grand-mère absente par son décès survenu un an après la naissance de sa petite-fille.

* * *

De la guerre ma mémoire n'a retenu que quelques souvenirs les plus marquants.

Un jour, pendant que ma mère était sortie de la maison pour aller chercher du lait, deux Allemands étaient entrés dans la demeure. Ayant entendu une présence dans le couloir, mon père s'était dirigé vers l'escalier et je l'avais suivi. Deux hommes armés, prêts à tirer, se tenaient en bas des marches, en s'exprimant d'une voix forte, dans une langue étrangère. Cependant, je devinai, par leur comportement, qu'un danger était éminent. Alors, de mon petit corps quelque peu affaibli par les privations s'échappa une force insoupçonnée par des cris et des pleurs. L'effet en fut tel que les militaires se retirèrent et en compensation, vidèrent la cave de quelques bonnes bouteilles de vin.

Quelques jours plus tard, les mains de mon père enveloppées de fines bandelettes cacheront l'impétigo suscitée par la peur. Quant à moi, rien n'apparaîtra physiquement sinon d'éprouver une crainte jusqu'à l'âge de douze ans, dès que je serai en présence d'un chasseur ou d'une personne armée, en me posant cette question :

— Va-t-il nous tirer dessus ?

Le souvenir de la guerre me renvoie l'image d'un petit plat rond, en faïence émaillée, muni de deux anses arrondies et marqué à mon prénom.

Je l'avais apporté à l'école maternelle parce qu'il avait été prévu de donner du potage aux petits enfants, à cause des privations. Dans un jus rappelant l'eau sale nageaient quelques morceaux de pommes de terre et un bout de carotte, je devais l'absorber pour tranquilliser les adultes sur le fait que les enfants avaient quelque chose à manger, en milieu scolaire. Une bien triste époque au cours de laquelle ma mère tomba malade, en faisant la queue pour avoir un peu de lait. Je revois encore les ventouses recouvrant son dos, pour combattre le mal. Grâce à sa bonne résistance et aux soins prodigués par ses proches, elle vécut.

Ainsi la guerre nous avait épargnés mais notre famille aurait bien pu disparaître sous les bombardements comme tant d'autres.

* * *

La guerre est finie et le voile des mauvais jours s'est enfin déchiré. Les jours s'écoulaient paisiblement mais dans mon univers d'enfant, il manque la présence d'un petit frère ou d'une petite sœur, parmi toutes ces grandes personnes qui vont et viennent autour de moi. La maison me semblerait moins monotone. Cependant, je nourris un espoir : mes parents ont abandonné mon landau dans une

alcôve attenante à leur chambre à coucher. Il se pourrait qu'une main charitable comme celle du Père Noël vienne déposer un bébé rose et joufflu pareil à mon poupon, un petit être bien vivant, il viendrait égayer ma vie et grandir avec moi. Depuis que cette pensée a traversé mon esprit, je me rends régulièrement dans ce lieu. Il est devenu, pour moi, un sanctuaire. Je me hisse sur mes petites jambes encore frêles, pour scruter l'intérieur du landau et constater ensuite que celui-ci reste vide. Alors, lassée d'attendre en vain, je me décide d'interroger mes parents.

— Pourquoi je suis toute seule ?

— Nous sommes trop âgés à présent, me répondent-ils.

Mais un doute s'empare de moi et si j'avais été recueillie, sortie de quelque orphelinat ; cette appréhension va vite disparaître car j'entends souvent les gens s'exclamer en me voyant :

— C'est bien le portrait de son père !

Dans la cuisine, un meuble m'attire tout particulièrement. Il s'agit de la table ronde en noyer, située au centre de la pièce. Pour ma petite taille, elle représente un univers inaccessible et, à la fois, un attrait mystique. Je voudrais la dominer, surtout voir ce qu'elle renferme en son milieu, pour rassembler toutes ces grandes personnes autour d'elle venant y discuter, rire et partager leur repas. Et bien souvent, je demande à ma mère :

— quand pourrai-je voir le milieu de la table ?

J'étais une petite fille têtue, volontaire, très sensible et d'une grande nervosité. Le moindre bruit me faisait sauter. Le 14 juillet, s'avérait être, pour moi, un jour terrible parce que je ne supportais pas le craquement sec des feux d'artifices et je craignais les pétards, les lardons et surtout ces redoutables cannes à bombe ; leur bruit était très fort et assourdissant. Ce jour-là, j'évitais d'aller à la

fenêtre et je ne pouvais pas regarder passer la retraite aux flambeaux. Pour moi, c'était un temps d'orage et surtout le rappel de la guerre où il fallait se mettre à l'abri. Combien j'étais heureuse de voir enfin s'achever cette journée abominable en espérant qu'un jour, je n'aurais plus à la subir de cette façon-là.

J'étais une fillette plutôt timide qu'effrontée, assez coquette, j'évitais toujours de me salir, en ne m'asseyant jamais par terre. J'avais beaucoup de vitalité. Aussi, je refusai très tôt de monter en poussette, préférant marcher en donnant la main à ma mère.

Pourtant un jour, je vais me détacher de cette main réconfortante et aimante, pour aller dans la cour des petits de l'école maternelle et attendre patiemment que celle des grands m'accueille.

* * *

En cette matinée ensoleillée du mois d'octobre, Madame Carole m'amène, pour la première fois, à la « grande école ». Cette dame est une voisine. Sa maison et son jardin sont mitoyens avec ceux de mes parents. Elle enseigne les mathématiques aux plus grands c'est-à-dire de la sixième à la troisième.

En passant devant la cour des tout petits, quelques pas de plus ont suffi pour atteindre ce nouveau monde. Craintive comme une biche à l'orée d'un bois, tenant à la main mon premier cartable, mes yeux parcourent l'espace qui s'offre à moi. Il me paraît bien vaste par rapport à celui que j'ai, désormais, laissé derrière moi. Là, il n'y a plus le petit portail en fer grinçant pour fermer le territoire mais une grande porte invisible, dressée seulement par la pré-

sence des institutrices dont l'autorité s'affirme par des coups de sifflet stridents lancés çà et là à travers la cour.

L'heure est venue de se mettre en rang, deux par deux. En silence et dans le plus grand recueillement, les rangées d'élèves, par ordre croissant, se succèdent pour ne former qu'une seule et longue file qui s'engouffre à l'intérieur du bâtiment. C'est alors la montée des marches d'un escalier conduisant aux différentes salles de classe réparties le long d'une galerie bordée par une grille sur laquelle court une glycine étalant sa draperie de fleurs violettes, dès le printemps.

Dans ce lieu, à l'exception du jeudi et du dimanche, je vais recueillir les premières graines du savoir et découvrir les principes d'une morale, que, chaque matin, l'institutrice dévoilera sur le grand tableau noir, par une simple phrase, pour saluer la journée.

J'aimais mon école. Une atmosphère particulière s'y dégageait par les odeurs et les bruits. L'odeur forte de la cire servant à entretenir le pupitre se mêlait à celle du bois, à l'odeur âcre de l'encre violette versée dans l'encrier en porcelaine blanche, sans oublier la senteur tenace des livres et du papier des cahiers neufs qu'une écriture encore maladroitement fine et déliée venait honorer avec de beaux dessins colorés. J'aimais entendre le crépitement du bois dans le poêle rond, ronflant tout près de la fenêtre ; un élève responsable venait, très tôt, l'allumer, le matin, pendant les jours d'hiver. Le bruit sec produit par le craquement de l'estrade, chaque fois qu'une élève était appelée au bureau de la maîtresse, reste dans ma mémoire comme le crissement de la craie blanche sur le tableau et celui de la plume courant avec maladresse sur le papier nu.

Mais, avant tout, le volume de la pièce était occupé par la voix de l'institutrice diffusant le savoir avec amour et autorité.

Je me souviens des récréations. Elles venaient ponctuer ces heures de classe, le matin et l'après-midi. Libérée de l'écoute, j'étais heureuse de retrouver mes camarades pour jouer et, selon les saisons, les jeux changeaient ; il y avait un temps pour la corde à sauter, un temps pour la marelle et un temps pour les rondes. Quelquefois, certains jeux naissaient des cours d'histoire. La Saint Barthélemy fut une occasion de compter les Catholiques et les Protestants de la classe. Deux parties adverses furent ainsi constituées pour se combattre par un jeu de cache-cache et de courses effrénées.

Mon travail scolaire dénotait une élève studieuse et appliquée, mais, malheureusement, j'avais une aversion pour le calcul, sous toutes ses formes. Au cours préparatoire, les bûchettes de couleur verte ne m'avaient pas tellement passionnée. Ensuite le gâteau découpé en plusieurs fractions, les intervalles des clôtures, le croisement des trains, la fuite des robinets et la pose du papier peint me compliquaient encore plus l'existence. Les personnes de mon entourage essayaient de m'aider. Monsieur Guibert, un locataire de la maison, possédant son certificat d'études, résolvait, à ma grande satisfaction, tous les problèmes qui me faisaient pleurer. Madame Carole tenait à me dévoiler le mystère des intervalles, en me faisant observer la grille de sa terrasse ou bien en examinant minutieusement une fourchette. Tout me paraissait bien abstrait.

A ce dégoût de l'arithmétique qui ne voulait pas livrer son secret s'ajoutait celui des activités sportives. J'étais nulle en gymnastique. J'en souffrais tellement que, le mer-

credi après-midi, jour du sport, je faisais semblant d'être malade pour ne pas aller à l'école jusqu'au jour où ma mère m'y amènera de force. Plus tard, je serai exemptée de cette affreuse discipline, pour moi et je m'exclamerai avec soulagement et en toute liberté :

— Enfin, ils ont compris !

* * *

Mon enfance se déroule dans le calme des années cinquante où nous prenions le temps de vivre et de rêver.

Je revois cachée, dans les brumes du passé, cette petite commune, nichée au cœur des Cévennes, où j'ai passé toutes ces années d'une enfance heureuse, sous un soleil généreux. Les maisons recouvertes de tuiles romaines, serrées les unes contre les autres, étaient blotties dans l'échancrure des collines aux reflets bleutés et couronnées soit de chênes soit de châtaigniers selon leur altitude. Dans la plaine, la vigne régnait en maître. Le paysage offrait l'aridité des régions du sud par sa grisaille et sa végétation rabougrie. Les plantes aromatiques telles que le thym, le serpolet et bien d'autres croissaient entre les rochers et les broussailles ; les herbes folles et les arbustes épineux recouvraient çà et là les surfaces incultes. L'été, écrasé de soleil, le village devenait désert et semblait dormir, bercé par le chant lancinant des cigales jusqu'à la tombée du soir.

A la fin de l'été, dès l'apparition des premières pluies, le temps « d'aller aux champignons » était venu. Ma mère et moi, nous quittions la maison pour rejoindre le pied d'une des collines recouvertes de châtaigniers. Nous grimpons pour atteindre un plateau. Et là, nous commençons à parcourir du regard la vaste étendue, avec la plus grande minutie. Les yeux restaient rivés sur le sol pour découvrir

les cèpes. Il fallait les dénicher, les surprendre ; les plus timides se cachaient dans la bruyère ou sous des feuilles perlées encore de rosée matinale. Les plus audacieux apparaissaient subitement, comme par magie, sur un épais tapis de mousse éclairé par un doux rayon de soleil. Comme il était agréable de parcourir, en toute liberté, ces bois, d'escalader allègrement ces versants abrupts où, par endroits, le sol devenait sablonneux et laissait apercevoir les oronges qui, à peine écloses, ressemblaient à des jaunes d'œufs entourés de leur blanc.

Ensuite, ces champignons fraîchement cueillis étaient nettoyés des restes de leur lieu de séjour, lavés, découpés en rondelles et déposés dans une poêle où ils doraienent avec l'huile, l'ail et le persil pour devenir un mets succulent ; les plus jeunes étaient destinés à la conservation par stérilisation dans de grands bocaux en verre que nous ouvriions pour Noël ou à d'autres occasions.

Pendant la saison printanière, nos pas nous menaient vers la rivière où le long de ses rives poussait, dans le sable fin, entre les cailloux, le « laiteron à la bûche ». Cette plante, de la taille d'un pissenlit et aux mêmes feuilles dentelées mais d'un vert plus sombre, se caractérisait par la présence d'un bâtonnet dressé en son centre d'où cette appellation familière qui lui était donnée. Ces végétaux devenaient, avec un assaisonnement, une salade savoureuse et appréciée.

Ainsi, à chaque saison, c'était une joie de ramener chez soi des plantes pour régaler le palais et des fleurs pour égayer la maison.

* * *